

Le milieu naturel : Un mythe pour tous, un alibi pour quelques-uns, une responsabilité pour personne

Barré D.

Tourisme et monde rural

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 3

1970
pages 18-23

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010692>

To cite this article / Pour citer cet article

Barré D. **Le milieu naturel : Un mythe pour tous, un alibi pour quelques-uns, une responsabilité pour personne.** *Tourisme et monde rural.* Paris : CIHEAM, 1970. p. 18-23 (Options Méditerranéennes; n. 3)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Philippe BARRÉ

Le milieu naturel : un mythe pour tous, un alibi pour quelques-uns, une responsabilité pour personne

L'opinion publique, les gouvernements et les administrations, semblent prendre le relais des défenseurs de la nature : on assiste à une sorte d'indignation collective devant la raréfaction d'un bien qui paraissait inépuisable, et qui devient même parfois hostile ou invivable devant l'exagération et l'imprévoyance.

De quoi s'agit-il ? on parle de destruction de la nature, de dégradation de l'environnement... autant de formules imprécises qui traduisent cependant une inquiétude aussi indignée que vague. Les rêveurs, les poètes et les naturalistes semblaient tenir un même langage depuis longtemps déjà : le bucolisme a toujours eu ses adeptes. Pourtant, l'humanité entière paraît aujourd'hui concernée et au delà d'une inquiétude mal mesurée, il s'agit des besoins de l'homme, besoins aussi bien qualitatifs que quantitatifs, que l'on serait en peine de pouvoir assurer. Mais quels sont-ils ? Le besoin de milieu naturel est affirmé. Mais qu'est-il ? où est-il ?

Dépasant l'expression d'une prise de conscience, il s'agit de trouver des modes d'analyse et de maîtrise de ce milieu « naturel ». L'imprécision des termes employés pour son aménagement montre qu'on en est loin. Plus grave encore est que l'on s'applique à vouloir cacher un contexte socio-économique, volontairement ou non, alors qu'il est la condition essentielle du déterminisme de l'évolution du milieu naturel.

LES IDÉES QUI COURENT LES DÉTERMINISMES LATENTS

Le milieu naturel possède en effet, (et peu nombreux encore aujourd'hui sont ceux qui s'en rendent compte) — une dimension qui dépasse le simple cadre d'études strictement biologiques. La notion recouvre en fait des phénomènes d'ordre socio-économique et en particulier des conflits plus ou moins avoués d'appropriation : propriété foncière, tutelle administrative, territoire d'application de la puissance publique et domaine réservé des groupes « compétents » (agriculteurs, naturalistes...).

Il faut d'abord se placer dans une perspective économique, sociale et démographique pour saisir les lois qui régissent l'occupation de l'espace. Ainsi, dans le dualisme ville-campagne auquel on semble attacher une grande importance depuis longtemps déjà, on note d'une part le mouvement démographique de la campagne vers la ville et d'autre part l'attachement croissant de l'homme de la société industrielle à la campagne, qui est d'emblée assimilée à la nature. On relève déjà l'ambiguïté de la notion de nature, alors attachée à tout ce qui est hors-la-ville, ce qui supposerait en particulier le milieu rural intact et immuable. Cette méprise sur le terme de nature procède de cette idéologie entretenue par des générations de dirigeants bucoliques et de littérateurs bien-pensants où la ville était le symbole du vice et la campagne l'image de la vertu.

On doit cependant replacer le débat par rapport à cette opposition et souligner les deux logiques qui la commandent présentement, d'une manière évidente : la logique rurale et la logique urbaine.

Dans les mécanismes récents qui ont régi l'occupation de l'espace rural par les hommes, les conditions de production, le progrès technique et l'évolution de la demande ont introduit un déséquilibre sous l'angle de la production agricole, dont l'effet est la surabondance de main-d'œuvre. S'il est possible de définir un équilibre rural, c'est à partir de ce premier point de vue que l'on doit raisonner : au regard d'une productivité donnée, l'occupation de la terre par les agriculteurs doit satisfaire à son utilisation optimale. Cet équilibre difficile à trouver n'a pas pour seule conséquence cet exode rural traduisant la surproduction et le niveau de vie insuffisant des agriculteurs, mais encore le problème de l'affectation des terres afin qu'en soit respectée la conservation de la fertilité (qu'elles servent à la production agricole ou non).

D'un autre côté, on peut faire état de deux tendances qui apparaissent d'ailleurs comme des réflexes, chez les citadins. D'une part, un urbanisme plus ou moins bien adapté conduit à la recherche



Le dualisme ville-campagne.

par eux d'espaces plus « vivables ». En effet la fréquentation d'un espace qui semble échapper à toute maîtrise par sa disposition anarchique et par sa croissance apparemment inorganisée, amène à un réflexe de repli vers des espaces que l'on connaît bien et qui semblent inévolutifs. D'autre part, le développement de l'abondance, l'essor de la consommation, voire du gaspillage, ont comme contrepartie le réflexe de conservation. Ce vœu d'une exploitation économe des ressources — pour qu'il en reste... — n'est d'ailleurs qu'un aspect d'une lutte tacite pour la conservation de l'espèce et rejoint les thèmes largement développés, eux, de nuisances, de pollution...

Voici donc comment se présente le débat avec les deux groupes sociaux que l'on a coutume d'opposer en pareil cas : les ruraux et les citadins. Du même coup, on se rend compte de la portée du thème du milieu naturel, des intérêts qu'il met en jeu et des réalités ressemblant fort à des déterminismes immua-

bles qu'il sous-entend. Il faut donc savoir reconnaître derrière la déclaration d'un syndicaliste agricole, la prise de position d'un responsable politique ou la décision d'une administration intéressant le milieu naturel, le rôle de parties prenantes dans son évolution.

Si le milieu « naturel » prend l'allure d'un mythe pesant sur l'humanité entière en raison de la multitude d'instances qui utilisent désormais le mot et du caractère collectif des problèmes diffus qu'il contient, c'est aussi un alibi. Domaine défendu et recherché par beaucoup, il est déjà approprié par certains. Facteur de production de l'agriculteur, objet de convoitise du citadin qui y recherche sa résidence secondaire, lieu de visite du touriste, c'est aussi le domaine de compétences exclusives des « scientifiques », naturalistes et conservateurs de la nature.

Dès lors, aborder ce sujet en se bornant à ses seuls aspects biologiques ou écologiques est une erreur de méthode et entre en contradiction avec la réalité. Il



faut pourtant situer les contraintes et les limites d'une approche qui se contenterait de ces aspects.

LE MILIEU NATUREL EXISTE-T-IL ?

A supposer, donc, que l'on veuille étudier le milieu naturel en soi, l'on peut essayer de formuler les lois qui le régissent : c'est exactement le propos de l'écologie. En cela l'écologie de l'homme ne diffère pas de celle des autres êtres vivants. On peut définir pour lui des besoins vitaux, éléments inertes aussi bien qu'éléments provenant d'autres êtres vivants et dont l'organisme humain est incapable de faire la synthèse lui-même, ou dont ceux-ci assurent la régénération...

Les conditions de la vie reposent sur deux principes : en premier le fait que les matières effectuent des cycles, au cours desquels elles sont dégradées puis régénérées ce qui suppose l'existence de circuits d'échanges et impose le second principe ; le second donc, qui est l'établissement d'associations de matières inertes et d'êtres vivants (écosystèmes), dont les relations entre eux définissent les conditions impératives de vie de chacun. Il y a donc des liens de dépendance entre les êtres vivants et entre les êtres vivants et le monde inerte.

L'homme, être vivant aux besoins définis comme les autres êtres vivants et intégré dans un système d'associations écologiques obligatoires (bactéries, végétaux chlorophylliens...) fait donc partie de la nature. Cette vision des choses a — pour schématique qu'elle soit — le mérite de montrer l'homme comme un être extrêmement dépendant des autres en raison de son organisme très évolué. Elle a aussi le mérite d'insister sur le fait que les besoins physico-biologiques définis dans le cadre précisé plus haut, sont à peu près inévolutifs, même si les conditions de leur satisfaction ont changé. On a pu, bien sûr, noter certaines accoutumances à certains éléments originellement néfastes mais, en revanche, beaucoup plus nombreuses

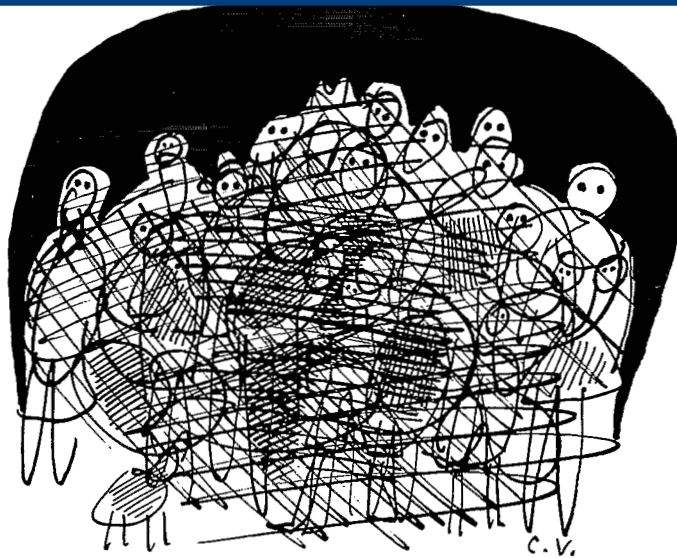
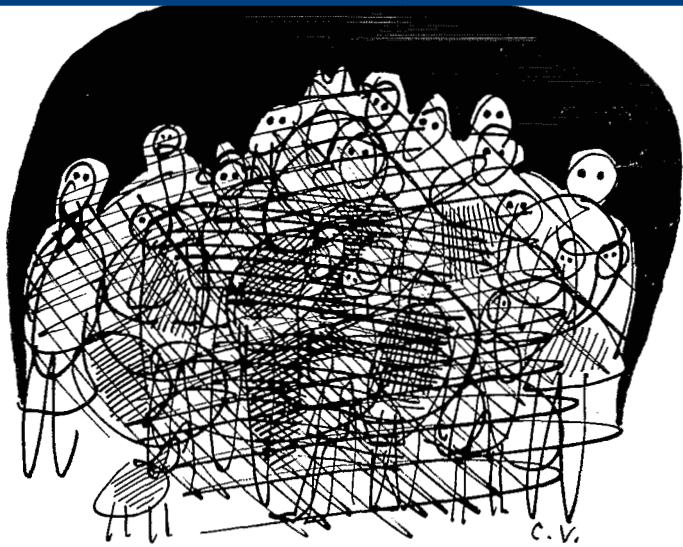
sont les marques d'appauvrissement des fonctions biologiques de l'homme.

Si l'homme fait partie de la nature, il a toutefois la particularité d'avoir conscience de sa présence dans celle-ci et d'avoir un projet sur elle, projet dont le déterminisme resterait d'ailleurs à découvrir. Il essaye en tout cas de se rendre maître des cycles qui assurent ses besoins. La maîtrise des cycles régissant les productions agricoles a commencé depuis bien longtemps et l'agriculture est le témoin le plus frappant de cette tentative, marque d'une société opérante. Il serait d'ailleurs faux de croire que c'est le seul domaine où cette artificialisation joue.

Dès lors, le milieu naturel se présente comme un capital exploitable et un milieu de vie : le problème est non de rationner « pour qu'il en reste » mais de penser en terme de dynamique, de sorte que la reconstitution soit possible, assurée et permanente. En tous cas, un milieu naturel vierge ou isolé de l'homme n'a pas grand sens et entre en contradiction avec les contraintes de la vie même de l'homme.

Malheureusement, la maîtrise de ce milieu naturel est loin d'être réussie, au point que, effectivement, il donne l'impression d'être absent : la ville paraît, à cet égard, souvent invivable. On peut aussi expliquer les besoins psycho-sociologiques affirmés par le citoyen à la recherche de la « nature » : il s'agit pour l'homme de la société industrielle de retrouver les sources de son identité, diront les uns, ou de chercher ailleurs ce qui n'existe pas là où il vit, diront les autres. Quoiqu'il en soit, c'est avouer la nécessité d'un retour — fût-il épisodique — à des espaces où les équilibres sont assurés et que, pour cette raison, on a coutume de nommer nature.

Le besoin de nature veut donc dire que l'univers quotidien des citoyens est invivable. En effet, une maîtrise du milieu et une artificialisation maladroitement (les équilibres indispensables ne sont plus assurés) ou autoritaires (les transitions psychologiques sont trop brutales) expliquent en grande partie ces besoins psychosociologiques. Un aménagement



du milieu passe donc en particulier par l'aménagement du milieu urbain quotidiennement vécu. Néanmoins, le milieu urbain n'est pas seul...

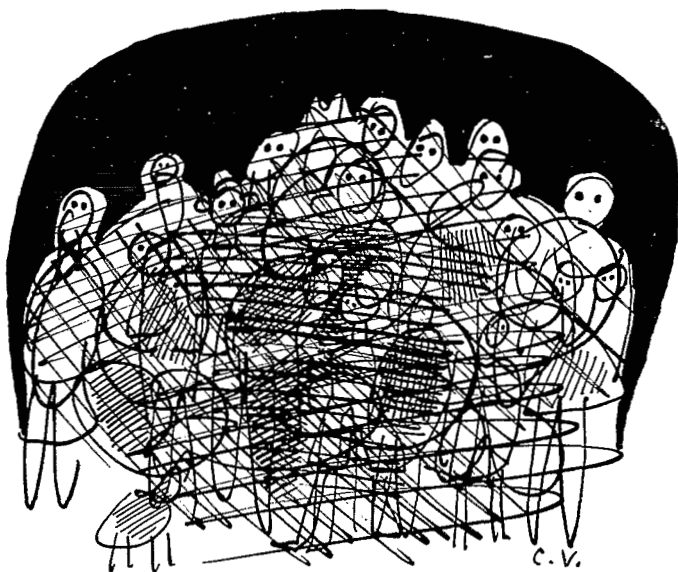
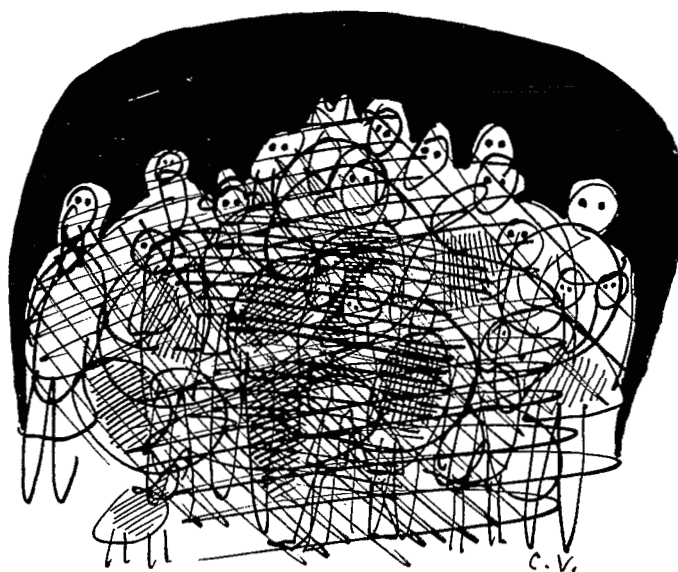
UN MILIEU A RETROUVER

Si l'on comprend les positions de certains qui assimilent nature et paysage traditionnel ou qui défendent la nature en voulant la prohiber à toute visite humaine, il est au demeurant difficile de bâtir le milieu naturel correspondant à la réalité socio-économique d'aujourd'hui puisqu'il s'agit de cela : de la bâtir. Est-il possible de préciser les fondements d'une méthodologie réaliste du milieu naturel ?

De même que désormais nombre d'appareils et d'artifices font partie de l'organisme vital de l'homme, la technique s'est avérée un outil de transformation du milieu de vie de l'homme. Ainsi, les techniques d'exploitation en agriculture ont eu une influence indirecte sur l'évolution passée des paysages (création du bocage ou de l'openfield par exemple). On est obligé de reconnaître le caractère irréversible de ce rôle de la technique agissant sur le cadre de vie de l'homme : on voit mal même l'amoureux de la nature se déplacer aujourd'hui à pied ou à cheval exclusivement...

Loin de revenir à une nature intacte, il faut définir les points sur lesquels la connaissance doit s'exercer, afin d'utiliser la technique qui permettra de maîtriser habilement, c'est-à-dire en respectant l'homme, ses besoins et aussi ses habitudes provisoirement immuables.

En ce sens, l'espace a un rôle tout à fait particulier car il apparaît comme le support des activités socio-économiques et en même temps comme le support d'une civilisation. La protection pure et simple ne peut être que celle de vestiges correspondant à une vie économique passée. Il s'agit donc, aujourd'hui de créer le paysage d'aujourd'hui, qui est autant celui de la ville que celui du territoire extra-urbain.





Van de Verdier.

Le décor.

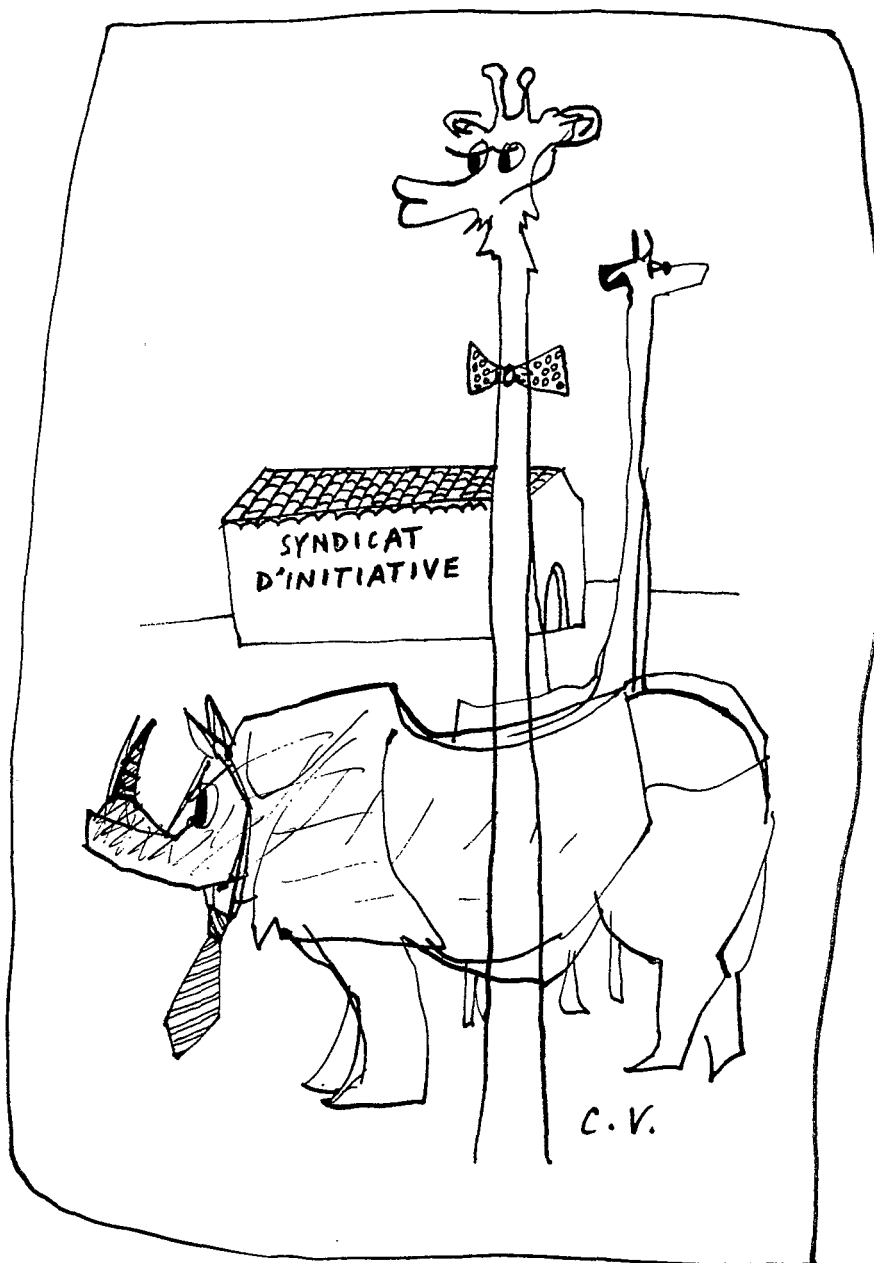
L'étude préalable à tout aménagement du site doit en cela répondre aux exigences de l'économie et de l'esthétique de maintenant. On s'aperçoit de l'importance d'une étude approfondie des rôles et des fonctions de l'espace : la fonction de production agricole n'est plus seule. Les fonctions plus récentes de loisir et de tourisme sont d'ailleurs à cet égard curieusement présentées comme des fonctions de consommation pure et simple de cet espace, et accessoirement des vestiges d'activités passées. Il est vrai, qu'elles entrent tout à fait dans la logique d'un système économique dont les retentissements sur la ville ont été soulignés.

Aménager le milieu « naturel », c'est donc établir le projet spatial des activités de notre société d'aujourd'hui : le milieu naturel ne saurait être un musée occasionnellement visité mais le milieu de vie quotidien. Sans doute sont posés là le problème de la cohérence entre la répartition des activités dans l'espace, et plus gravement aussi le problème des relations entre ces catégories sociales que l'on désigne au gré des migrations : citadins, touristes, paysans... Aménager humainement le milieu naturel c'est faire en sorte que ces groupes cessent de vivre en ghettos soigneusement étanches où chacun, guidé par un intérêt pseudo-économique (qui n'est en général pas le sien) croit trouver profit et bonheur ailleurs.

**

Tout progrès de la connaissance procède d'un combat, à un moment ou à un autre de son histoire, entre l'homme et la nature. Le développement des sciences, qu'elles soient « naturelles » ou non, et des techniques, condition de la maîtrise de la nature, pose le débat en termes dont même l'artiste et le poète ne sont pas étrangers. Malheureusement l'« économique » en vigueur, qui est sensé traduire les besoins et leur satisfaction est bien loin d'y apporter une réponse universelle et de se situer comme un outil exhaustif.

A court terme est gravement posé le problème des compétences : les schémas d'urbanisme ne font qu'allusion à d'hypothétiques « espaces verts », l'administration publie des textes et remet un petit train de montagne pittoresque en marche..., les naturalistes défendent pied à pied une nature qu'ils croient encore sauvage, les promoteurs bâtissent pour la ville et pour un tourisme passif et seuls peut-être — et inconsciemment — les agriculteurs continuent de prendre soin de l'espace dont ils ont la charge. Mais les cloisons demeurent et le milieu naturel = milieu de vie, ne cesse de se détériorer.



Les figurants.